

Voichița Sasu

LE JOURNAL DE VOYAGE DE MONTAIGNE

„Il y a du Montaigne en chacun de nous [...]”

Sainte-Beuve

1. PRÉLIMINAIRES

Le voyage de Montaigne n'est pas un phénomène extraordinaire au XVI^e siècle: les continuels échanges entre la France et l'Italie, suscités par les guerres d'Italie, s'inscrivent dans le mouvement plus général des grandes découvertes géographiques. La soif de connaître n'est plus étanchée par l'imaginaire, et la réalité des „nouveaux mondes” incite à la recherche et à la découverte du continent humain, de ce monde intérieur inexploré. La démarche montaignienne apparaît, par conséquent, prévisible bien qu'elle reste unique. Il y a une unicité dans la conciliation de deux voyages qui semblent s'exclure: „parler de soi” dispense de „connaître le pays”, mais parler de „soi en voyage” dispense de répondre à la question autobiographique fondamentale: pourquoi parler de soi?¹

Montaigne entreprend le voyage et permet au moi de se personnaliser, de se muer en un actant conditionné par „un espace/temps romanesque”; l'expérience l'incite à le mettre sur le papier sous deux formes complémentaires, également hors des codes véhiculés par l'époque, également accessibles aux expériences narratives: le journal de voyage et le troisième livre des *Essais*. Le voyage complète heureusement les exercices de jugement, fournis par la pratique des hommes du passé (la lecture des historiens), en y ajoutant la visite des pays étrangers et le commerce des hommes vivants, le tout présidé par „cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues”, mais aussi par le désir de fuir certaines

¹ J.-C. Berchet, *Un voyage vers soi*, „Poétique” 1983, n° 53, p. 92.

responsabilités domestiques ou „la disconvenance aux moeurs présentes de (notre) État”². Cependant si Montaigne se met en route, il n'est pas guidé par une pensée plus précise. Il avoue: „j'entreprends seulement de me branler, pendant que le branle me plaît”, et: „Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages: que je sais bien ce que je fais, mais non pas ce que je cherche”³. Pourtant il y a été conduit insidieusement par l'héritage livresque de son époque; avide de récits de voyages (cinquante emprunts à Hérodote!⁴), il se procure, dès sa publication, la relation du séjour aux Indes Orientales de Gasparo Balbi, lit Osorio, Lopez de Gomara.

Son père, Pierre Eyquem, avait rédigé, lui aussi, un mémorial en Italie (perdu), contenant ses observations et les expériences quotidiennes de la campagne⁵.

Le Journal de Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581, ne fut pas imprimé, l'auteur ne le considérant pas digne, et le manuscrit, cette „mémoire forgée de papier”, d'abord disparu, fut retrouvé en 1770, dans son château par le chanoine Prunis qui le confia au conservateur de la Bibliothèque Royale, Meunier de Querlon; celui-ci, à son tour, le trouvant authentique, le publia.

Ce voyage tardif a lieu entre le 22 juin 1580 et le 30 novembre 1581. C'est un voyage de famille: Montaigne y est accompagné par son frère Bernard, son beau-frère Henri de Cazalis et par le jeune seigneur d'Estissac (c'est à la mère de celui-ci qu'il avait dédié le chapitre *De l'affection des pères aux enfants*, II, 8). Puisque plusieurs raisons l'avaient poussé à entreprendre ce voyage, le désir de voir, de se dépayser, de s'amuser, a pu faire de la recherche des moyens de guérison ou de soulagement, en France et ailleurs, (*Essais*, II, 37) un simple prétexte (cf. Bailly, Thibaudet). Mais, malade, il se hâte, séjourne à Plombières où il fait sa cure. En chemin, il s'enquiert des eaux qu'il ne peut pas atteindre, revient sur ses pas pour goûter à d'autres, fait un séjour prolongé aux bains de Villa; par conséquent, son Journal ressemble beaucoup de fois à un bulletin de santé faisant constamment état du nombre de verres d'eau avalée, de bains pris, de pierres éliminées, de la couleur et quantité de l'urine „rendue”.

La petite caravane conduite par Montaigne (à côté des gentilshommes, il y avait un valet de chambre, des muletiers, des laquais) chevauche

² M. de Montaigne, *Les Essais*, III, 9, [dans:] *Oeuvres complètes*, Seuil, Paris 1967, pp. 382—385.

³ *Ibidem*, p. 394; 392.

⁴ P. V ille y, *Montaigne*, Rieder, Paris 1937, p. 54.

⁵ A. B a illy, *Montaigne*, Fayard, Paris 1942, p. 27.

à raison de sept à neuf lieues par jour, de Plombières à Bade, de Bade à Lucques; la bonne humeur, l'appétit de vivre et de goûter à tout ne quittent pas Montaigne même pendant les crises qui ponctuent l'itinéraire (en effet, il va „semant ses pierres et graviers sur les routes” — Sainte-Beuve). Jamais pressé d'arriver, toujours disponible, „il fût allé plutôt à Cracovie ou vers la Grèce par terre, que de prendre le tour vers l'Italie”⁶. Il serait passé alors par les Pays Roumains, dont il avait peut-être entendu parler à la cour d'Henri III où Petru Cercel avait gagné la sympathie de roi et de sa mère, Catherine du Médicis.

2. MONTAIGNE EN VOYAGE

En 1522 paraît le premier *Guide des chemins de France*, par Charles Estienne. [...] Les données fournies par le guide comportent pour chaque itinéraire l'énumération minutieuse des localités traversées avec les distances qui les séparent, des renseignements sur les curiosités, les reliques, les résidences remarquables et les ruines célèbres, sur les hôtelleries [...], les foires, les carrières et les vins, sur les passages de rivières, côtes et descentes roides, sur les bois et forêts à traverser, sur les endroits périlleux [...]⁷.

À la lumière de cette présentation du *Guide*, le *Journal de voyage de Montaigne* change d'éclairage; il renvoie à un modèle concret qui explique la minutie de certains détails (les lieues qui séparent un site d'un autre, la qualité des hôtelleries, les coutumes, etc.) et dévoile en même temps une optique particularisée, requise par le moi de Montaigne, si avide de connaissance, en général, et de la connaissance de l'homme, en particulier. Celle-ci, qu'il cherche tout d'abord dans les livres, il la poursuit dans les hommes qu'il rencontre et la vérifie en lui-même (le *Journal* et le troisième livre des *Essais*). Cette curiosité sans fin s'allie à un mimétisme éthologique, à une souplesse d'adaptation étonnants: „comme il devenait stoïcien en lisant Sénèque, devient Suisse en Suisse, Vénitien à Venise, Romain à Rome”⁸, il adopte l'italien pour consigner ses impressions d'Italie, adore le dépaysement, goûte la cuisine étrangère.

2.1 TOILE DE FOND

[...] lendemain, qui fut lundi matin, ils en partirent grand matin; en suivant cette vallée assez peuplée, mais guère fertile et flanquée de hauts monts écaillés et

⁶ Montaigne, *Journal de Voyage, Oeuvres complètes...*, p. 478. Les pages des citations ultérieures du *Journal* seront données entre parenthèses.

⁷ P. Gaxotte, *Histoire des Français*, Flammarion, Paris 1972, pp. 338—339.

⁸ Bailly, *Montaigne...*, p. 226.

secs, ils vinrent dîner à BORGHETTO, quinze milles, qui est encore du comté de Tyrol; ce comté est fort grand (p. 478).

Montaigne use inconsciemment de la médiation linguistique offerte par la seule toponymie: au lieu de ressentir la notation du moindre bourg, le lecteur devient sensible à leur valeur esthétique, le nom de lieu ne rendant pas seulement compte de l'extension du voyage mais déclenchant aussi l'imaginaire. Le paysage, constitué de signes, marques, inscriptions, implique son contexte aussi: une dimension temporelle, historique ou mythologique⁹.

La nature traversée est suggérée par des neutres clichés; belle et riche „assiette”, fertile ou pas, pays montueux ou plaines fertiles et plaisantes, montagnes (hautes et pierreuses ou fertiles) rivières, torrents, cataractes, son „prospect” vers la mer. Mais sous cette présentation, on devine toujours l'élément humain:

Au partir de là (Kolmann), le chemin nous serre un peu, et aucuns rochers nous pressaient de façon que le chemin se trouvant étroit pour nous et la rivière ensemble nous étions en danger de nous choquer, si on n'avait mis entre elle et les passants une barrière de muraille, qui dure en divers endroits plus d'une lieue d'Allemagne. Quoique la plupart des montagnes qui nous touchaient là soient des rochers sauvages, les uns massifs, les autres crevassés et interrompus par l'écoulement des torrents et autres écailleux qui envoient au bas pièces infinies d'une étrange grandeur (je crois qu'il y fait dangereux en temps de grande tourmente), comme ailleurs nous avons aussi vu des forêts de sapins arrachées de leur pied et emportant avec leur chute des petites montagnes de terre, tenant à leurs racines, si est-ce que le pays est si peuplé qu'au-dessus de ces premières montagnes nous en voyions d'autres plus hautes cultivées et logées, et nous avons appris qu'il y a, au-dessus de grandes et belles plaines qui fournissent de blé aux villes d'au-dessous, et de très riches laboureurs et des belles maisons. Nous passâmes la rivière sur un pont de bois, de quoi il y en a plusieurs et le mimes à notre main gauche [...] (p. 515).

Ou bien:

Les montagnes des environs (de Villa) sont presque toutes fertiles en blé et en vignes, alors qu'il n'y avait, il y a cinquante ans, que des bois et des châtaignes. On voit encore un peu de montagne pelée et dont la cime est couverte de neige, mais assez lointaine. Le peuple mange du pain de bois: c'est ainsi qu'ils nomment, par forme de proverbe, le pain de châtaigne, qui est leur principale récolte, et il est fait comme celui qu'on nomme en France pain d'épice. De serpents et de crapauds, je n'en ai jamais tant vu. Les enfants n'osent bien souvent aller cueillir les fraises dont il y a grande abondance sur la montagne et dans les buissons, de peur des serpents (p. 512).

⁹ Cf. Berchet, *Un voyage...*, pp. 103—104.

Le panorama qui se découvre au voyageur lui fournit un plaisir esthétique:

[...] ce petit fond, et la rivière de la Lima, et les montagnes qui couvrent ledit fond, toutes bien cultivées et vertes jusques à la cime, peuplées de châtaigniers et oliviers, et ailleurs de vignes qu'ils plantent autour des montagnes, et les enseignent en forme de cercles et de degrés. Le bord du degré vers le dehors un peu relevé, c'est vigne; l'enfonçure de ce degré, c'est blé. De ma chambre j'avais toute la nuit bien doucement le bruit de cette rivière [...] (p. 519).

Ce qui l'intéresse surtout dans les villes visitées, c'est leur grandeur („BÂLE, trois lieues; belle ville de la grandeur de Blois ou environ, de deux pièces, car le Rhin traverse par le milieu sous un grand et très large pont de bois" — p. 460); leur renommée ensuite, où Montaigne souligne surtout l'élément historique (le Monte d'Elce à cinq milles d'Urbino — il *Sepolcro d'Asdrubale* (p. 509), Urbino — l'effigie au naturel de Pico della Mirandola, Pistoia — la défaite de Catilina (p. 511), les ruines, qui témoignent seules de la gloire de Rome (un peu à la manière de Du Bellay):

Il disait qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise et le plan de son gîte; que cette science qu'il en avait était une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avait rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disaient trop; car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire; ce n'était rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable; et, parce qu'encore tout mort, renversé et défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli la ruine même; que ces petits monstres de sa ruine qui paraissent encore au-dessus de la bière, c'était la fortune qui les avait conservés pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérée à tant de fois à sa ruine, n'avaient pu universellement éteindre [...] (pp. 491—492).

„Cette Rome bâtarde" qu'est la Rome moderne l'intéresse par d'autres aspects.

Il compare toujours les villes des autres pays (comme il compare la qualité du service ou du confort, la nourriture, les prix, la beauté des femmes, etc.) à celles de France: Augsbourg à Strasbourg et à Orléans, Bâle à Blois, München à Bordeaux, Trento à Agen, Constance à Châlons, Milan à Paris, Ferrare à Tours, etc.

Bailly exagère lorsqu'il soutient que Montaigne est „insensible à la peinture et à la sculpture de la Renaissance"¹⁰. Montaigne n'est pas un esthète ni même un critique d'art: il identifie les oeuvres d'art et les énumère (Rome-Tivoli):

¹⁰ Bailly, *Montaigne...*, p. 238.

J'y vis aussi plusieurs excellentes statues et notamment une nymphe dormante, une morte, et une Pallas céleste, l'Adonis qui est chez l'évêque d'Aquino; la Louve de bronze et l'Enfant qui s'arrache l'épine du Capitole; le Laocoon et l'Antinous de Belvédère; la Comédie du Capitole; le Satyre de la vigne du cardinal Sforza; et de la nouvelle besogne: le Moïse, en la sépulture de San-Pietro in vincula; la belle femme qui est aux pieds du pape Paul III, en la nouvelle église de Saint-Pierre; ce sont les statues qui m'ont le plus agréé à Rome (p. 502).

Parfois il cherche à les interpréter (Padoue — L'église Saint Antoine):

Il y regarda de bon oeil le visage du cardinal Bembo qui montre la douceur de ses moeurs et je ne sais quoi de la gentillesse de son esprit; [...] la tête de Tite-Live malgré rapportant un homme studieux et mélancolique, ancien ouvrage auquel il ne reste que la parole (p. 480).

Il est surtout sensible à ces inventions de l'homme qui sont mises au service de la vie (par exemple les jeux d'eau). En passant avec désinvolture des toiles et statues des femmes florentines, Montaigne semble vouloir dire qu'il s'émeut également devant le pouvoir créateur de l'homme et de la vie.

Des maisons et des palais visités, il rapporte le souvenir des choses qui l'ont le plus frappé: les meubles („des lits grand nombre, de très belle étoffe et de nul prix: ce sont de ces petites étoffes bigarrées, qui ne sont que de laine fort fine, et les doublent de taffetas à quatre fils de même couleur de l'étoffe" — p. 511), le cabinet „des distilloirs du duc", certains instruments (Prato), la fontaine et les jets d'eau, la statue d'Hercule étouffant Anté (Florence), une chimère antique („J'oubliais qu'au palais de ce prince, en l'une des salles, il se voit la figure d'un animal à quatre pieds, relevé en bronze sur un pilier, représenté au naturel, d'une forme étrange, le devant tout écaillé, et sur l'échine je ne sais quelle forme de membre, comme des cornes. Ils disent qu'il fut trouvé dans une caverne de montagne de ce pays, et mené vif il y a quelques années" — p. 486), les chemins pavés de briques (aux environs de Ronciglione); la bibliothèque du Vatican (il y remarque un Sénèque, „les opuscles de Plutarque, un livre de Chine, „un lopin de l'ancien papyrus", le bréviaire de Saint Grégoire, un livre de Saint Thomas d'Aquin, une Bible sur parchemin, „l'original du livre que le roi d'Angleterre composa contre Luther" etc.).

Il signale des monuments, des bâtiments ou des institutions qui lui semblent dignes de mémoire: les étuves de Rome, la colonne antique des portes de Terni, le palais Pitti (Florence), l'amphithéâtre (Arena de Vérone), le campanile inclinés de la cathédrale de Florence (qu'il compare à la tour quadrangulaire penchée de Bologne), les arcades et l'académie d'armes de Bologne, les canaux de Venise, l'écurie et la ménagerie

du duc de Ferrare, les écuries de München, le palais du cardinal Farnèse (à Caprarola¹¹), le pont de Pavie, le mécanisme d'ouverture des portes de la ville et l'aqueduc d'Augsbourg, les viviers, les volières, l'arsenal de Venise et la place de Saint-Marc, la grotte de Pratolino, les orgues de Tivoli, etc. Il n'omet jamais de visiter (et de nous faire visiter) les églises qu'il envisage comme monuments architecturaux, comme dépositaires de valeurs artistiques mais aussi comme symboles de la foi.

2.2. PREMIER PLAN

La vie sociale et économique des pays visités intéresse beaucoup Montaigne, dont le regard embrasse les cultures de blé, des arbres fruitiers, tels les oliviers, les orangers, les châtaigniers, les mûriers („pour leurs vers à soie” — à Lucques), de la vigne, des melons (à Legnaia se trouvant les plus célèbres melonnières de Toscane). Il s'intéresse aux richesses naturelles: les mines d'argent (à Bussang) qu'il visite avec d'Estissac, tous les deux „revêtus de souquenilles de toile qu'on leur prête” (p. 459); le sel (détails de son extraction) à Hall; l'abondance de fer (Brixen); la rareté de l'étain (Florence); les carrières de marbre près de Pise qui possède „beaucoup d'excellents ouvriers pour le travailler” même en „Barbarie” (p. 525). Il apprécie les efforts ayant pour but d'assécher les marais (Battaglia) ce qui est inutile par ailleurs, le pays restant „boueux”, stérile et plein de cannes” (p. 482). Il note l'emploi de la force de l'eau dans les moulins d'eau „à scier bois”, „à broyer du lin et à piler du mil” à Schaffouse (p. 464).

Il s'intéresse aux divers métiers: il apprend qu'un enfant opéré d'hermie a été „traité bien rudement par le chirurgien” (Bâle); il admire le ménage du jardinier d'Augsbourg pour conserver frais les légumes, des mois durant (p. 471); il note que les boulangers tamisent la farine „à tour des roues” réduisant au quart le temps requis („Quasi en toute l'Italie”, p. 508) et que les „fileurs de soie se servant de certains dévidoirs par le moyen desquels une seule femme, en les faisant tourner, fait d'un seul mouvement tordre et tourner à la fois cinq cents fuseaux” (Florence, p. 523); à Viterbe, les habitants travaillent le lin et le chanvre: (il y a „un certain lac où l'eau, dans toute saison, est également chaude et bouillante. Ils disent que ce lac n'a point de fond, et ils en dérivent de l'eau pour former d'autres petits lacs tièdes, où ils mettent à baigner le

¹¹ La vanité de Montaigne serait flattée à la nouvelle que le palais et le parc ont été restaurés. Une plaque qui rappelle son passage y a été apposée (le 28 mai 1960).

chanvre et le lin" — p. 535); les habitants des Bains della Villa sont de „bons ouvriers en parasols" (p. 515); les paysans s'occupent à faire „du caillé, du beurre, des fromages" dans les fermes de Don Pietro de Medicis, près de Pise; d'autres cueillent des feuilles de vigne (nourriture aux bestiaux pendant l'hiver) ou ramassent de la fougère pour leur litière (Altopascio); Scarperia développe le commerce d'étuis et de ciseaux. Il constate à l'occasion que la nation italienne a force soldats enregistrés, et décrit en détails l'organisation du service militaire, les grades, l'absence des gages, la permission de porter „armes, mailles, arquebuses" (Bains della Villa). La chasse et la pêche lui suggèrent des observations pratiques sur le dressage des chiens couchants, sur l'abondance de cailles (quoique „bien maigres" — Ancône), ou sur le fond pavé de briques des viviers à anguilles (Lucques). Il se contente fort du jeu des comédiens de Bologne bien qu'il „y prît, ou de quelque autre cause, une douleur de tête [...]" (p. 83), et la présence, dans presque toutes les hôtelleries d'Italie, des „rimeurs qui font sur-le-champ des rimes accomodées aux assistants" (Fano, p. 508), le rend agréablement surpris.

Les classes sociales sont nettement distinguées par Montaigne dans leur hiérarchie naturelle, et il n'a nullement l'intention d'en faire la critique. Homme de son temps, d'une famille anoblie, il se meut parmi ses semblables et ne manque pas de remarquer qu'en parlant du prince de la seigneurie des Bains della Villa „on entend le conseil des cent vingt" (p. 516) — signe d'une certaine démocratisation du pouvoir — et que les gentilshommes en général passent leur temps agréablement („joues et autres plaisirs publics" à l'Arena de Vérone, p. 479). Une observation que les gentilshommes et gens de guerre de Lucques „font état de marchandises [et] les Buonvisi y sont les plus riches" — (p. 511) le montre visiblement préoccupé de son origine.

Il semble, en outre, intéressé par la vie militaire: le colonel des Bains della Villa a deux cents soldats qui, „pour des paysans", sont bien exercés; il lui est interdit de prendre femme sans la permission du prince, qu'il obtient difficilement pour ne pas former d'attaches au pays, et il ne peut y acquérir aucune possession; les soldats ne sont pas plus fortunés: aucun ne peut quitter le pays sans congé, et il y en a „beaucoup que la pauvreté force de mendier sur ces montagnes, et de ce qu'ils amassent ils achètent leurs armes" (p. 516). Le simple fait d'avoir enregistré ces détails, bien que la relation que fait Montaigne reste neutre, implique sa désapprobation.

Bien qu'impressionné par la gentillesse, l'élégance et le talent des danseuses, paysannes des Bains della Villa, qui peuvent „le disputer aux meilleures danseuses" (p. 517), ainsi que par la culture du menu peuple

(„de voir ces paysans un luth à la main, et [...] les bergers ayant l'Arion à la bouche: cela se voit par toute l'Italie" — p. 524), il ne peut s'empêcher de noter leur pauvreté: „Le peuple est ici fort pauvre; ils mangent dans ce temps des mûres vertes qu'ils cueillaient sur les arbres en les dépouillant de leurs feuilles pour les vers à soie" (p. 514). À Pise, ajoute-t-il encore, les „habitants sont très pauvres, et n'en sont pas moins fiers ni moins intraitables, et peu polis envers les étrangers, particulièrement pour les Français [...]" (p. 526).

Il constate aussi une division au sein du peuple italien — en Guelfes et Gibelins — en parti „français et l'autre espagnol", reconnaissables suivant qu'on porte un bouquet de fleurs sur l'oreille droite et respectivement gauche (p. 516). A cause de cette division, Bologne lui semble moins paisible. Il constate l'inimitié, franco-allemande. Au château d'Ambras, où il y a une maison de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, il est offensé par la froideur de celui-ci: le duc refuse de le recevoir (p. 474).

On est frappé de la place que tiennent dans ses pérégrinations les problèmes religieux, sa croyance en Dieu et son attachement au catholicisme dont il ne néglige aucune pratique; il se scandalise de toute marque d'irrespect dans l'église (à Vérone, les gens devisent, couverts, debout, le dos à l'autel — p. 479). Sa „religion est sociale et traditionnelle, nullement mystique"¹² et c'est pourquoi peut-être il se refuse à prendre parti entre catholiques et protestants, tout en reconnaissant le caractère relatif des idées. Cette ouverture d'esprit lui fait visiter tous les édifices religieux (églises, monastères des divers ordres, synagogues), rechercher les entretiens théologiques (le savant jésuite Maldonat à Épernay, la conférence religieuse de Bâle, la discussion théologique sur les sacrements à Isne), saisir la diversité des „dévotions et confréries, où il se voit plusieurs grands témoignages de piété" (p. 494), rapporter les miracles qu'il ne semble pas mettre en doute (la guérison de Michel Marteau, seigneur de la Chapelle à Lorette: „il n'est possible de mieux ni plus exactement former l'effet d'un miracle. Tous les chirurgiens de Paris et d'Italie s'y étaient faillis" — p. 506).

Grand coureur dans sa jeunesse, Montaigne se fait un devoir de regarder les femmes sans cesser de les comparer aux Françaises ou à celles de diverses villes visitées: sa conclusion est qu'il n'a „jamais vu nation où il y eût si peu de belles femmes que l'Italienne" (p. 485). À Vérone, à Venise, à Rome et partout, les plus belles sont, comme à Paris, les courtisanes (p. 489). Les femmes ont des vêtements riches en ornements (perles et pierreries), portent des chapeaux ou des bonnets de fourrures, laissant voir „derrière" „leur poil tressé", sont chaussées de bottines ou

¹² Bailly, *Montaigne...*, p. 227.

rouges ou blanches qui ne leur siéent pas mal" (p. 466), ne se masquent pas le visage au carnaval (ce qui fournit à Montaigne l'occasion de détailler les particularités du visage et du corps des Italiennes et des Françaises), se tiennent loin des hommes, profitant des danses pour deviser ou „toucher à la main". Le vêtement des hommes est simple, de „noir et de serge de Florence". Il est malaisé de distinguer les nobles: ils portent les bonnets de velours et, tous, les épées; étant plus bruns, ils sont d'une apparence „un peu vile", mais gracieux (pp. 493—494).

Montaigne émaille son journal de voyage de récits de fêtes et de nombreuses anecdotes et curiosités, sur lesquelles il serait fastidieux qu'on s'arrête, mais qui révèlent son esprit curieux de couleur locale.

Les fêtes sont présentées en détail, ce qui lui permet d'observer avec attention la conduite humaine (le carnaval de Rome, la cérémonie de l'aumône aux pucelles, le défilé lors de la „plus solennelle et la plus grande fête de Florence", la Saint-Jean — pp. 522—523). Surtout la course des chars à Florence éveille en Montaigne l'humaniste venu chercher les vestiges d'une civilisation dominant le siècle: „Ce spectacle me fit plus de plaisir qu'aucun de ceux que j'eusse vus en Italie, par la ressemblance que j'y trouvais avec les courses antiques" (p. 522). Son admiration pour la ville de Rome s'exprime librement sur plusieurs pages.

Les coutumes l'intéressent par ce qu'elles révèlent de l'esprit et du caractère des peuples visités, de leurs croyances religieuses et de leur „station" économique et sociale. Pour mieux les comprendre, „il se conforme et range aux modes du lieu où il se trouve" (p. 470). Il est sans préjugés, accueillant toute nouveauté avec curiosité et sans aucune arrière-pensée. Il étudie les coutumes liées aux grands moments de l'existence de l'homme: le mariage (luthérien à Kempton, mal assorti à Augsbourg; mais ce dernier lui procure l'occasion de décrire la danse „allemande"), le baptême (à Augsbourg), la circoncision, avec force détails (à Rome). Il s'intéresse aux événements de la vie religieuse: un exorcisme et la procession des flagellants (à Rome), d'autres processions à Florence, une audience chez le pape (p. 490). Il s'intéresse aux détails de la vie quotidienne: le halage et les écluses (à Fusina), la marche sur des échasses en Lombardie, le péage au pont de Rovigo, le passage du Pô sur le bac (Pavie), l'obligation de présenter les *bollette della sanità* lors du logement ou de l'entrée dans une ville (Ferrare et respectivement Vérone). Cette dernière nécessité, en l'absence du danger de peste, lui fait soupçonner la cupidité („pour friponner quelque quattrin" — p. 479). Le supplice de Catena à Rome provoque des réflexions humanitaires: il considère l'enquête par la torture comme une barbarie inutile, car tout ce qui est au-delà de la mort simple lui semble pure cruauté. Il ne man-

que pas de remarquer la paresse matinale des Italiens puisqu'ils se lèvent fort tard.

La diversité des anecdotes et des curiosités défie toute tentative d'approche systématique, mais dévoile un Montaigne qui sait goûter un moment ridicule: par exemple, les prêtres qui en viennent aux mains, à Pise, ou des faits relevant de la bizarrerie des comportements humains. Il se moque des conversions répétées de Giuseppe le Gênois qui se fait chrétien et musulman suivant qu'il tombe aux mains des Gênois ou des Turcs et qui est Turc de coeur, et s'amuse à la pensée de cette courtisane qui interrompt „sa besogne” à minuit, se jette du lit à terre, à genoux, et fait sa prière (p. 494—495) mais il y voit un trait de la religiosité du peuple italien. Il constate l'ignorance de l'ambassadeur „du Moscovite”, mais il voit aussi sa générosité (p. 495). Malgré ses sautes d'humeur (il avait souffleté un cocher), il est capable de présenter, comme un fait divers, sa chute de cheval lorsque „toutes ses hardes, et surtout ses livres, furent gâtés” dans un ruisseau (p. 534).

Sa soif d'acquérir de nouvelles connaissances lui fait rechercher la compagnie des gens savants. Les rencontres qu'il fait sont nombreuses et diverses: il dîne chez le grand duc à Florence, chez M. du Ferrier, ambassadeur du roi à Venise, il reçoit des lettres composées par la „gentifemme” Veronica Franca de Venise, rencontre Monluc à Bologne, se lie d'amitié avec un très savant patriarche d'Antiochie, („très bien versé en cinq ou six langues”, p. 496) qui lui fait cadeau d'une „mixture” pour sa gravelle, etc.

Aimant prendre „ses aises”, Montaigne est très sensible à tout ce qui concerne ses „commodités”: logis et nourriture. Des hôtelleries en Allemagne (et il en a vu!) le surprennent agréablement par leur propreté et leur confort. Il souligne à chaque pas la propreté des chambres, mais aussi „l'exaction tyrannique” de leur prix (Baden); il s'attarde surtout à décrire minutieusement le „linge” qui recouvre les marches de l'escalier (à Augsbourg) „pour ne salir les marches de leur vis qu'on venait de laver et fourbir, comme ils font tous les samedis” (p. 469), et les rideaux que l'on met „contre la paroi, à côté des lits [...] pour qu'on ne salisse leur muraille en crachant” (p. 469). Il remarque la diversité des lits: remplis de „paillasse de feuilles de certain arbre qui sert mieux que la paille et dure plus longtemps” (à Markdorf), ou d'un duvet „fort délicat” dans de la futaine toute blanche (à Rovereto). Il s'étonne qu'en Allemagne on ne chauffe ni les linges au coucher, ni les vêtements au lever et que l'on se fâche si l'on fait du feu à cette intention. Il remarque aussi la propreté douteuse des linges en Italie et la propreté de la vaisselle en Allemagne (verres lavés avec du sable blanc, à Kempten) ce qu'il ne peut dire de celle d'Italie. Tout l'intéresse: le couvert (place

des salières et des chandeliers) et les mets que l'on sert (les oeufs durs dans les salades, à Schongau, les écrevisses servies les premières et les terrines de pâtés à Augsbourg, les boîtes de dragées et les boîtes de confitures à tout repas, la rareté du poisson en Italie par rapport à la France, les escargots plus grands et gras (à Rovereto), les légumes et fruits, la moutarde qui se sert liquide en Allemagne, le vinaigre, les conserves). Il trouve que les vins en Allemagne sont meilleurs que ceux d'Italie (il craint même, à cause de sa gravelle, le vin trouble de Ferrare).

Ce que son journal devient la „bolletta della sanità” ne doit pas surprendre si l'on envisage l'un des buts avoués de son voyage. Il se plaît à décrire longuement „l'assiette” des divers bains (Plombières, Baden, Lucques, Bains della Villa, Lorette etc.), les règles des établissements, les types de bains, les eaux à boire (le nombre de verres bus), les résultats (avec force détails plus ou moins intimes, révélés avec désinvolture), les dangers que l'on peut courir (c'est lui qui établit son propre traitement, l'interrompant quand il est dangereux, l'accéléérant quand il est inefficace). Il rend compte des moindres inconforts s'ajoutant à ceux, plus graves, qui furent provoqués par sa gravelle: migraines, crampes, vents, maux de dents.

L'absence de préjugés, le cosmopolitisme (au meilleur sens du terme), la curiosité sans bornes, l'alacrité avec laquelle il se réjouit toujours des nouveautés que lui réserve son voyage, l'irritation que fait naître en lui l'insécurité des pays traversés et l'investigation trop poussée des employés et des censeurs ecclésiastiques, se font accompagner par d'autres sentiments que Montaigne dévoile soit avec délicatesse (le plaisir de voyager, la nostalgie du foyer), soit avec complaisance (sa vanité: il appose son „écusson” à Plombières et à Augsbourg; il emploie ses „cinq sens de nature” pour obtenir le titre de citoyen romain) et qui le montrent si humain et si proche de nous.

Université de Cluj-Napoca
Roumanie

Voichița Sasu

DZIENNIK Z PODRÓŻY MONTAIGNE'A

Autorka bierze pod uwagę relacje Montaigne'a z podróży po Europie, zawarte w *Dzienniku z podróży*, i poddaje analizie jego stosunek do spotykanej rzeczywistości.

Montaigne jawi się jako wrażliwy na piękno natury podróżnik, zainteresowany życiem społecznym, ekonomicznym i obyczajowym mieszkańców państw, które odwiedza. Interesuje go wielkość i renoma napotykanym miast. Wiele miejsca poświęca problemom religii. W jego opisach uderza brak uprzedzeń, kosmopolityzm w najlepszym tego słowa znaczeniu, a także ciekawość bez granic. Nie sposób pominąć zalekawienia, z jakim Montaigne przyjmuje nowości napotykanym w czasie podróży.